

## **5.0- Les modèles d'intégration des néo-ruraux dans le Vézélien : Personnalités publiques, engagements et sociabilités**

*par Axel Briglia et Fédi Sahraoui*

Notre enquête a porté sur la place qu'occupent les néo-ruraux dans le Vézélien. Lors d'une première réunion d'accueil à notre arrivée, nous avons été sensibles aux discours paradoxaux, mais complémentaires, portés par les seuls acteurs économiques locaux présents ce soir-là : l'un, vigneron, s'était installé dans la région il y a bientôt 10 ans pour un projet de vins biologiques et vins nature. L'autre personne, une dame plus âgée, possédait un manoir transformé depuis 20 années en gîte. Ces deux personnes semblaient jouer un rôle essentiel pour le dynamisme touristique et politique de la région. Une dernière rencontre nous conforta dans le choix thématique de cette enquête. Le maire d'Asquins nous présenta les rôles afférents à son statut, ainsi que les enjeux et problématiques propres à sa commune. En 2014, l'édition d'un festival de musique fut déclarée interdite par la préfecture le soir même de son commencement. Les moyens coercitifs employés par la préfecture étaient disproportionnés face au groupe de festivaliers. Le lendemain, les habitants et festivaliers des alentours s'en allèrent protester devant la basilique de Vézelay. Le maire nous présenta cet événement en nous précisant que l'association organisatrice du Festival Funky Freaky, se tenant désormais chaque année, avait été créée par son fils et sa bande d'amis. Ces jeunes du village d'Asquins attirèrent ainsi notre attention, dans la mesure où cet événement mêlait engagement local et activité culturelle sur un territoire habité et animé différemment. La question posée était celle de l'intégration des populations néo-rurales à celui-ci : quelles étaient la temporalité et les raisons de leur arrivée et de leur installation, quels étaient leurs lieux d'origine, quelles étaient les modalités de leur implantation et de leur participation à la vie locale et à l'esprit des lieux ?

Notre méthodologie d'enquête consista à pratiquer une observation participante parmi les populations néo-rurales, selon l'échantillonnage par boule de neige, où nous étions recommandés à chacune de nos nouvelles rencontres par une personne avec laquelle nous avions passé du temps précédemment. C'est ainsi par une rencontre fortuite avec le maire d'Asquins sur la place centrale du village que notre enquête commença. Il nous présenta à son fils, avec qui nous passâmes l'après-midi. Ce dernier nous fit visiter un lieu qu'il venait d'acquérir (une ancienne discothèque) et dans lequel il conduisait des travaux, épaulé par son ami Jean-Marin. Tous les deux étaient de jeunes adultes ayant vécu à Paris et en région parisienne sans y avoir grandi. Nous échangeâmes sur la manière dont ils se projetaient sur les lieux avec leur famille, mais aussi sur ce qui motivait notre présence. Les connaissances et conseils que le fils du maire et Jean-Marin partagèrent ce jour-là furent nos clés d'entrée dans un réseau de sociabilité néo-rurale. Néanmoins, notre enquête de terrain reposa sur des liens de sociabilité construits autour de deux catégories *emic* de population : les néo-ruraux et les personnalités du cru, les premiers étant plus jeunes et de génération différente que les seconds, chacun de ces « acteurs » évoluant dans un « décor » spécifique (Goffman 1956). Attelés sur nos vélos, nous visitâmes de 3 à 5 villages quotidiennement. De fait, cette enquête concerna Vézelay et dans un périmètre de 20 kilomètres autour de cette agglomération, la communauté de communes de l'Avallonnais, de Morvan-Vauban et du Vézélien. Ces moments de transit nous permirent d'arpenter les paysages de la région et d'appréhender son environnement. De nature vallonnée, le paysage est essentiellement composé de grandes étendues agricoles entrecoupées par des routes nationales

étroites et accidentées. Les voitures se font rares et sont souvent dépassées en nombre par les véhicules professionnels et agricoles. De fait, sans motorisation, la diversité culturelle et professionnelle de ce territoire rural est inaccessible. En s'attardant sur les interactions locales et en prenant soin d'engager la conversation dès que l'occasion se présentait, il nous fut possible d'entrevoir la manière dont les personnes âgées étaient des témoins et commentateurs importants de l'activité locale. Dans ces espaces ruraux où les interactions sociales se font parfois rares, la qualité de celles-ci prime. Aborder donc les seules personnes présentes physiquement dans l'espace public n'a rien d'étrange, c'est au contraire l'occasion pour celles-ci de mobiliser leurs qualités d'accueil et d'hospitalité. Plus d'une fois nous avons été confrontés à cette hospitalité criante, les gens nous invitant toujours à rester pour "*un dernier verre*". Chaque rencontre fut ainsi un événement marquant. Que ce soit lors de l'effervescence d'un mariage ou l'organisation d'un vide-maison, nous fumes toujours reçus chaleureusement, parfois à tel point que nous apprîmes à boire la goutte, avec le propriétaire de l'alambic de Nuars, comme avec le boucher de ce village.

### Regards socio-historiques sur la région de l'Yonne

Nous abordons dans cette partie l'une des facettes des changements culturels observés dans les communes du Vézélien dans les dernières décennies. Le territoire de l'Yonne, en large majorité rurale, dépend économiquement de l'agriculture et de quelques grands sites industriels. L'industrie Icaunaise a souffert toutefois de larges plans de licenciement et de relocalisation à l'étranger, privant de nombreuses communes de leur dynamique économique et de leur attractivité. On compte parmi ces grands sites industriels Thomson à Tonnerre<sup>31</sup> ou Sicli à St-Florentin<sup>32</sup>. Côté agriculture se produit une dévolution similaire comme l'illustre un journal Icaunais dans un article du 15/10/2011 affirmant qu'avec « *4.300 exploitations en 2010, l'Yonne agricole en a perdu 800 depuis 2000. Mais la surface utilisée demeure stable. Les exploitations sont devenues plus grandes* »<sup>33</sup>. Or ces grandes exploitations agricoles ne garantissent pas le même taux d'emploi en mécanisant certaines tâches tout en favorisant en parallèle une main d'œuvre précaire<sup>34</sup>.

La réalité économique du département et les inquiétudes qu'elle génère se répercutent dans certains des entretiens que nous avons pu réaliser. Nous en choisirons deux en particulier passés dans les derniers jours de notre enquête. Ces récits présentent l'intérêt d'être portés par l'un des doyens de la commune de Saint-Père né en 1928, agriculteur, vigneron et investi dans la vie municipale de sa commune, et par l'un des candidats à la mairie de Vézelay né à la fin des années soixante, professeur de philosophie et batteur dans un groupe local de musique. Il nous semble aussi judicieux de lier le phénomène plus large de désindustrialisation à la fin de la paysannerie en France dans les années 1960 (Mendras 1967) au travers des mutations sociales et culturelles des campagnes dont nos interlocuteurs nous ont fait part.

---

<sup>31</sup> A propos de l'industrie icaunaise : [https://www.francetvinfo.fr/economie/industrie/yonne-le-renouveau-de-tonnerre-ville-marquee-par-la-desindustrialisation\\_5107864.html](https://www.francetvinfo.fr/economie/industrie/yonne-le-renouveau-de-tonnerre-ville-marquee-par-la-desindustrialisation_5107864.html)

<sup>32</sup> Idem : <https://www.mediapart.fr/journal/france/041014/dans-lyonne-12-passees-les-delocalisations-il-ne-reste-que-linterim>

<sup>33</sup> Sur l'accaparement des terres icaunaises par des grands propriétaires [https://www.lyonne.fr/france-monde/actualites/les-paysans-icaunais-voient-la-vie-en-grand\\_1106898/](https://www.lyonne.fr/france-monde/actualites/les-paysans-icaunais-voient-la-vie-en-grand_1106898/)

<sup>34</sup> Au nombre des inconvénients : Dans l'agriculture, les petits paysans sont expropriés de leurs terres par la concurrence des grands exploitants agricoles. La mécanisation accroît le chômage en campagne et pousse les populations à l'exode rural. [https://fasoeducation.bf/cours\\_esu/postprimaire/quatrieme/hg/histoire/progres\\_scientifiques\\_techniques/co/grain-csqces\\_machinisme.html](https://fasoeducation.bf/cours_esu/postprimaire/quatrieme/hg/histoire/progres_scientifiques_techniques/co/grain-csqces_machinisme.html)

La visite à Saint-Père de Jacques s'est rapidement imposée à nous. A 95 ans, celui-ci apparaît dans les discours de nos interlocuteurs comme la personne à rencontrer pour qui souhaite s'informer sur les communes du Vézélien. Estelle le mentionne plusieurs fois durant un entretien passé avec elle, alors qu'elle peine à répondre à l'une de nos questions sur la vie du conseil municipal dans les années 1960. La rencontre de ce noble vieillard présentait pour nous un second intérêt, celui de s'enquérir des liens et lieux de sociabilité dans les villages icaunais au fil du XX<sup>e</sup> siècle. Ces deux axes d'investigation nous ont menés à traiter au cours de l'entretien de la transformation du territoire et de ses habitants ces cinquante dernières années. Nous nous présentâmes chez lui en fin de matinée. Sa maison, située au fond d'une impasse et bordant un petit potager, laissait entrevoir par ses étroites fenêtres une cuisine sombre et austère, mais bien tenue. C'est une dame, la cinquantaine, un balai à la main qui nous ouvrit la porte. Après une brève discussion, elle nous fit pénétrer dans la salle à manger attenante, plus sombre encore et imprégnée de l'odeur que l'on retrouve dans les vieilles bâtisses, où était assis Jacques. Nous aperçûmes alors un homme affable et hospitalier. Vigneron de profession, il affirma avoir toujours « *fait dans l'agriculture raisonnée* » et se targua de faire de la vigne biologique depuis dix ans bien que « *cela soit arrivé comme ça* ». En 1975, il occupa la place de président du syndicat des vigneron, et ce jusqu'en 2001. Il aura ainsi participé à ce que les trois-cent-quarante hectares de vignes à Saint-Père soient labellisés AOP et AOC, pérennisant le paysage et l'importance de la vigne sur la commune. Son engagement s'étendit aussi à la vie politique de la commune, lorsqu'à partir de 1971, il se présenta et fut élu trente ans au conseil municipal, dont vingt-quatre comme adjoint à la mairie. Peu avant de conclure l'entretien, et en réponse à notre question sur les raisons de cet engagement continu auprès de sa commune et de son territoire, il répondit spontanément « *c'est venu comme ça* », puis marqua un silence : « *ça me changeait les idées quand j'étais dans le coup* ». De quelles idées son engagement le détournait, nous n'en sûmes pas plus, mais cette réflexion surgit après avoir abordé l'ancienne vie de village « *dans le temps* ». En recoupant les différentes bornes chronologiques du récit, nous constatâmes que son engagement dans le syndicat, puis dans le conseil municipal coïncidait avec la rénovation du vignoble dès 1971, puis du remembrement de la commune de Saint-Père à partir de 1975, qui marqua le début de plusieurs années de vives résistances au projet.

Le remembrement des parcelles aura sonné la fin de nombreuses exploitations agricoles et précipité le départ d'une partie de la population vers Clamecy ou Avallon. Bien que difficiles, ces années auront permis à Jacques de nouer des liens et d'entretenir une vie sociale dynamique. Cette période marqua en effet la fin du bal de village dans la commune sans qu'il ne soit remplacé par un événement populaire d'une telle régularité. Prenant place chaque dimanche, ces bals étaient organisés par la « *Mère Meneau* » devant le bar qu'elle tenait à Saint-Père. Il réunissait une partie des habitants des communes environnantes, c'est d'ailleurs à l'un d'eux que Jacques rencontra son épouse. Le bal est sans doute le plus important lieu de sociabilité dans la vie de village icaunais d'après-guerre jusque dans les années 1970. Au fil de son récit de vie émergent des remarques opposant un « *avant* » à un « *maintenant* », du « *nouveau* » à l'« *ancien* ». Ces remarques concernent autant le paysage que la vie sociale de la commune. L'emploi de ces termes chez Jacques induit la perception d'un changement, voire même sa sensation d'appartenir soi-même à « *l'ancien* ». Il nous fit ainsi le constat d'une recomposition quasi-totale de la population de Saint-Père depuis qu'il avait quitté le conseil municipal en 2001. Il déplora aussi la disparition depuis quelques années de la boulangerie et de la boucherie dans la commune, affirmant que « *plus on est près d'Avallon, moins on peut espérer avoir des commerces* ». Il se rappela de même comment l'arrêt du bal par la « *Mère Meneau* » avait laissé un vide dans la vie du village. Nous retrouverons l'opposition d'un temps ancien révolu et d'une période contemporaine dans les discours des plus âgés à propos de ce qu'il n'y a plus, ou de ce qui se fait rare (faune locale, eau, dynamisme dans les villages, usages), mais aussi parmi les

plus jeunes à propos de la fermeture des lieux de sociabilité et de l'absence de travail. Tous mentionnent en leurs propres termes une certaine appréciation de la réalité paysanne icaunaise à l'aune, tout d'abord, d'un double délitement, des opportunités d'emploi<sup>35</sup> dans la région et de l'espacement des temps et des lieux de sociabilité. La vitalité des communes et des campagnes semblait garantie par les bals de village concomitants d'un taux d'emploi salarié élevé. Cette appréciation se redouble ensuite de l'importance accordée à certains personnages-clés de la sociabilité, étant des acteurs incontournables (« la mère Meneau ») dans les communes pour l'entretien du tissu social. Ces personnages occupent en général certaines fonctions sociales clés dans la commune, dont la récurrence perdure à travers les générations. On pense ici aux activités professionnelles centrées sur les services commerciaux (patron du bar, boucher ou boulanger), à la fonction publique et aux élus (professeur des écoles, maire), mais aussi au secteur primaire (agriculteur ou viticulteur). Au-delà de ces catégories socio-professionnelles, sont soulignées des figures possédant certaines qualités d'altruisme, de dynamisme et de ténacité reconnues par leurs pairs.

Notre entrevue avec le candidat à la mairie de Vézelay se passa à son domicile. Nous abordâmes trois sujets principaux : sa vision des changements survenus localement ces trente dernières années, son investissement dans la vie culturelle des communes, et le fait qu'il fasse partie de la première vague de néo-ruraux. L'entretien dura plus d'une heure durant laquelle il nous offrit le café et nous laissa repartir avec une affiche d'époque d'un groupe de musique. Nous débutâmes l'entretien en évoquant notre rencontre avec Jacques et le délitement progressif du tissu social local mentionné par ce dernier. Nous l'interrogeâmes sur sa perception de la sociabilité locale à son arrivée dans les années 1980. Il débuta alors son récit en nous présentant les institutions importantes de la vie icaunaise et en nous décrivant les personnages incontournables animant certaines communes. Le « cochon club », créé dans l'esprit du *cotton club* à l'automne 1987 s'implanta dans le Vézélien après la réunion de plusieurs artistes et musiciens. Leur volonté était de faire des concerts dans les communes et de participer à l'animation de la vie de village. A cette époque, le candidat à la mairie expliqua que la fin des bals de campagne se faisait tellement ressentir que la création du « cochon club » fut perçue comme la suite de ces bals. L'aspect particulier de ce groupe de musique était son caractère intergénérationnel : ce candidat à la mairie retrouvait des « anciens » ayant participé aux marches de la soif<sup>36</sup> dans les années 1970<sup>37</sup>. Le groupe était composé en partie de parisiens, « *des zikos, des intellos et des libertaires* », mais aussi de familles entières, les « *Stassart et les Besle* » présentes encore aujourd'hui dans les fêtes villageoises. L'initiative prendra fin quelques années plus tard à l'arrivée des premiers enfants dans les foyers ou d'obligations de travail contraignantes. Pour le candidat à la mairie, le « cochon club » était un « *truc de jeunesse* » perpétuant bon gré mal gré une tradition musicale dans la région. Le vide laissé fut pourtant vite comblé par l'organisation annuelle de fêtes villageoises (fête du cochon, de la pomme ou encore du printemps) par une partie des membres du collectif. Ce candidat à la mairie périodisait le fil de l'histoire locale en fonction des initiatives musicales des habitants des communes. Vézelay a en effet accueilli au fil des ans Picasso, Bataille, Gainsbourg et Le Corbusier. Le passage de ces intellectuels et artistes, pour la plupart vivant à Paris, faisait sens dans son discours, pour illustrer l'attrait culturel de ces communes, propre à chacune de leurs situations politiques et

---

<sup>35</sup> Les chiffres de l'Insee annoncent vingt pour cent de chômage chez les jeunes de 16 à 29 ans en Bourgogne-Franche-Comté <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4307424>

<sup>36</sup> Si le nom de cette manifestation pourrait laisser trahir une connotation politique ou sociale, il n'en est rien. Ces marches consistaient à écumer les bistrotts du Vézélien, partant de Vézelay jusqu'à Asquins. Débutant parfois au matin et se terminant par un pique-nique, elles reçurent un certain écho positif chez les plus jeunes.

<sup>37</sup> A propos de la première édition du Funky Freaky Festival en 2014 : <https://www.mediapart.fr/studio/portfolios/vezelay-la-fete-ne-doit-pas-etre-reservee-aux-messes-des-scouts>

économiques. Ce legs historique était d'ailleurs préservé dans les récits quasi mythiques entretenus par une partie de nos interlocuteurs. Aussi, notre hôte nous entretint des initiatives les plus récentes et des « figures » perpétuant les traditionnelles festivités. Apparurent ainsi dans son discours plusieurs époques marquées par des personnalités incontournables et certains lieux de sociabilité. Dans les années 1980, c'était le « cochon club » et le bar de nuit, De La Fontaine, à Foissy. Les figures étaient principalement « des parisiens », animant les fêtes villageoises et apportant avec eux des groupes de musique et les codes d'un milieu socioculturel différent. Les bars, et plus particulièrement les tenanciers du lieu, incarnaient ces personnages et leur départ pouvait marquer le début d'une période de creux dans le village. « *L'animation [culturelle] des zones rurales [tenait] à des individualités ou [reposait] sur de petits réseaux* » ; « *il [suffisait] d'un comité de fête et d'une salle pour relancer énormément de choses* », selon lui<sup>38</sup>. Le candidat à la mairie affirmait « *on n'y passe pas, on y va seulement parce qu'on veut y aller* ». C'est la raison notamment pour laquelle le souhait de quitter Asquins formulé par le couple propriétaire du bar *Les Hirondelles* génère aujourd'hui beaucoup de discussions dans cette commune. La plupart des habitants expriment leurs craintes de ne pas trouver de nouveaux tenanciers aussi investis et craignent que la fermeture [hypothétique] du bar se répercute sur la vie de village et les liens d'interconnaissances tissés par le biais de ce lieu. Les tenanciers actuels des *Hirondelles* ne sont pourtant pas originaires de la région<sup>39</sup>, mais sont devenus au fil des ans des figures majeures de la commune d'Asquins.

Ces deux entretiens furent en définitive axés sur les actions de revitalisation des communes entreprises à différentes époques. Ils nous interpellèrent tout d'abord sur l'importance du secteur tertiaire et de son développement dans la région, progressivement étendue aux zones rurales, corrélative de l'arrivée d'une classe moyenne dotée de capital culturel, au sens de Bourdieu. Ce processus fut concomitant de la conduite de nouvelles pratiques artistiques, en phase avec l'évolution de la société (concerts de rock, etc.), défendant une vision prolongeant les modèles traditionnels de sociabilité dans la campagne icaunaise. Ces nouvelles pratiques imposèrent de nouveaux lieux de sociabilité et bousculèrent les anciens qu'étaient les kiosques ou les salles des fêtes. Les danses traditionnelles ou folkloriques (madison, valse, polka) perdirent en amateurs avec l'arrivée de ces néo-ruraux. Leur arrivée marqua ainsi l'émergence de nouvelles figures ou personnages-clés de la sociabilité dans les communes, rattachées désormais aux propriétaires des bars où se tiennent les concerts. Le récit du candidat à la mairie souligne paradoxalement que « le vide appelle le plein », au sens où une période transitoire semble exister entre la fin de la paysannerie et l'arrivée de ces néo-ruraux. Cette période intermédiaire se caractérise par l'augmentation du chômage, phénomène entraînant la concentration humaine autour des grandes villes de la région. Ce mouvement s'accompagne d'une centralisation urbaine des magasins et des services et provoque l'enclavement des communes. La commune de Saint-Père se voit par exemple privée de boulangerie, celles de Montillot et Island, pour ne citer que celles-ci, n'ont plus de boucherie. Ces absences sont de façon récurrente soulignées par les habitants que nous avons pu rencontrer, inquiets de l'attraction amoindrie de leur commune. Cette attraction amoindrie concerne essentiellement les « *gens du cru* » et plus particulièrement les plus jeunes en recherche de sociabilité, de travail et de vie de village. Cette période se caractérise néanmoins aussi en contrepartie par l'attraction d'une certaine population. Celle-ci, issue des grandes villes et des classes moyennes, trouve dans ces communes un coût de vie moindre, la possibilité d'être

---

<sup>38</sup> Pensons néanmoins au seul bar de Montillot, Le Saint Laurent, qui peine à développer son commerce malgré les tentatives du fils du propriétaire pour relancer son activité. La commune, éloignée des axes routiers les plus empruntés, demeure de fait enclavée.

<sup>39</sup> Ils possédaient un bar à Alfortville où ils ont rencontré des jeunes d'Asquins vivant à l'époque en région parisienne. Ils décidèrent alors de se séparer de leur premier bar pour racheter les *Hirondelles* à l'ancien propriétaire.

propriétaire immobilier et de participer activement à la vie de village, et enfin, l'omniprésence du paysage forestier ou agricole et du patrimoine historique. Il existe ainsi des strates successives de nouveaux arrivants dans la région. On peut distinguer trois phases d'immigration : les années 1980, avec l'arrivée d'une population post-soixante-huitarde, la période autour des années 2000, avec le retour d'une population fraîchement retraitée, et les années 2010, avec la venue d'une population « millennials », la génération Y, trois catégories de population que nous distinguerons selon quatre modèles d'implantation et d'intégration.

### **L'existence de trois vagues néo-rurales**

Il nous semble pertinent de fouiller l'hypothèse de l'existence de trois vagues de néo-ruraux entre 1970 et aujourd'hui. Ces vagues se distingueraient en fonction des motivations et des profils de ces nouveaux habitants, mais aussi dans leurs manières d'investir le territoire local et de le faire vivre. Les justifications de ce choix de vivre en zone rurale peuvent être en rapport avec la volonté de ne plus subir le train de vie urbain et sa qualité de vie jugée médiocre. Cette volonté est alors concomitante de l'arrivée d'enfants dans le foyer et du souhait de les rapprocher de la nature en leur offrant un « *cadre de vie plus sain* » (le fils du maire et Natalia). La vie rurale est pour d'autres l'occasion de revenir là où leurs grands-parents ou parents ont vécu (le maire d'Asquins et le candidat à la mairie de Vézelay). D'importants bouleversements ou étapes existentiels, comme le décès du conjoint ou la retraite (Estelle et Annette) peuvent mener certains jusqu'au Vézélien. Enfin, des raisons professionnelles (Natalia et le candidat à la mairie) peuvent guider certaines personnes jusqu'au Vézélien. Ces trois justifications, du cadre de vie plus sain, des bouleversements personnels et des raisons professionnelles peuvent se cumuler. Néanmoins, les profils de ces néo-ruraux se distinguent dans leur manière d'investir le territoire sur lequel ils s'implantent. Nous n'avons pris conscience qu'après notre enquête du nombre de nos interlocuteurs qui étaient déjà passés devant une caméra ou sous les questions d'un journaliste icaunais. Le sociologue Henri Mendras (1971, 1976) définissait la figure médiatrice du notable à partir de son rôle d'articulation de la collectivité locale à la société englobante. Dans quelle mesure certaines individualités de ces populations néo-rurales sont devenues des notables, c'est ce que nous aimerions ici aborder. Dans un premier temps, nous traiterons des néo-ruraux depuis la perspective de ceux qui ne le sont pas, puis en fonction des récits qu'ils élaborent d'eux-mêmes. Cette démarche vise à respecter le fil chronologique de notre enquête et à rendre compte de notre tâtonnement dans l'élaboration de la figure de ces nouveaux arrivants. Pour ce faire, nous mobiliserons deux portraits de néo-ruraux que nous compléterons sur des points spécifiques avec des extraits d'autres entretiens.

La figure de Cécile reviendra souvent tout au long de notre enquête. Son nom fut suggéré par le fils du maire dès le premier jour. Nous la croisâmes à chaque point d'étape de notre recherche. Cécile produit officiellement depuis trois ans des savons artisanaux à l'huile animale et végétale. Artisane au statut d'auto-entrepreneuse, elle vend ses produits sur les marchés du Vézélien, à l'occasion de certains événements culturels, et depuis son atelier. En accord avec son temps, Cécile vend à l'international et notamment en Afrique via le réseau social Facebook. Sa biographie reste incomplète, mais nous savons de Cécile qu'elle est née en 1993 à Caen, qu'elle vit depuis huit ans « en camion », gagnant sa vie en tant que saisonnière (le plus souvent en Suisse). Son installation dans le village d'Asquins en 2017 se fait à la suite de la troisième édition du Funky Freaky Festival auquel elle participe comme bénévole. Amie de Jean-Marin, elle connaissait une partie des organisateurs du festival, ce qui l'encourageait à s'installer durablement. Elle explique avoir apprécié le dynamisme du village et l'idée de vivre loin de la ville de Caen qu'elle considère « *chiant* » et « *sans surprise* ». Elle installa alors son camion et son atelier qu'elle nomma aussi savonnerie (aménagé dans une roulotte BTP) sur un terrain

qu'elle ne quittera qu'en hiver afin de faire les saisons, pour revenir afin de participer aux préparatifs du festival. Elle acheta début 2023 une maison dans le village avec un de ses amis, décidée à participer activement à la vie de la commune. Notre première rencontre en début de journée se fit à son atelier. En franchissant le pas de porte, nous découvriâmes un espace exigü, mais bien aménagé, dans lequel se trouvait une cuve vide, divers moules, des outils de découpe, et une étagère transformée en séchoir sur laquelle trônait une multitude de savons dont les senteurs emplissaient le labo. Cette courte visite fut marquée par les explications de Cécile, présentant tour à tour son affaire et les différentes étapes de la fabrication du savon. Ce premier contact nous a permis de recueillir des données précieuses quant au rôle social et politique des néo-ruraux dans le village, et à la manière dont ces derniers réussissent à se fondre et se faire accepter dans la société locale. Ce fut aussi l'occasion de dévoiler les caractéristiques d'un modèle d'investissement du territoire typique de certains néo-ruraux. Ainsi, Cécile expliqua que les habitants de ce hameau (en grande partie néo-ruraux et tous étrangers au cru) avaient dû faire des « *concessions* » sur leur mode de vie festif, alternatif et bousculant en cela l'ordre local. Pour se faire intégrer, il leur avait fallu adopter certaines pratiques et stratégies de présentation de soi qui répondent aux craintes que les habitants pouvaient avoir. Elle nous confia en effet que les « locaux » avaient peur que les néo-ruraux « *viennent pour tout changer* ».

Cette réflexion sur la difficulté de s'intégrer reviendra à deux reprises dans les discours d'Estelle et de Annette, deux femmes à la retraite qui ne se connaissent pas et que nous avons rencontrées séparément, l'une dans son Manoir, et l'autre sur le rond-point d'Avallon durant une manifestation des gilets-jaunes locaux. Elles étaient toutes les deux issues de la deuxième vague de néo-ruraux du début des années 2000, se réinstallant juste après leur retraite dans les communes de leurs parents. Ces deux femmes investissaient le territoire par le médium politique, la première au travers du conseil municipal de Saint-Père, et la seconde, par l'ouverture d'une bibliothèque prônant l'éducation populaire à Nitry près d'Avallon. L'une était coach d'entreprise, issue d'une famille bourgeoise et l'autre était issue d'une famille d'ouvriers, déléguée syndicale dans une usine à Corbeil-Essonnes. Elles relataient pourtant toutes les deux le même sentiment d'un « *regard différent* » qui leur était porté, la nécessité de « *faire l'effort de s'intégrer* ». L'une et l'autre avaient mis plusieurs années avant de s'installer définitivement et préféraient encore alterner d'un monde urbain à un monde rural tous les six mois. Estelle expliquait ce besoin du fait qu'il « *n'y ait pas grand monde* » dans le village en hiver.

L'implantation dans les communes force les néo-ruraux à se reconstruire un réseau de sociabilité sans lequel il est difficile de s'intégrer durablement. Ces trois femmes, d'âge et de parcours différents, énoncent pourtant le même récit d'une négociation pour soi et pour les autres nécessaire à leur intégration sur le territoire. Cécile fut celle qui développa le plus les stratégies de contournement de son statut d'allochtone lui permettant de désactiver la défiance des gens du village. Pour ce faire, elle s'attelait à « *faire des trucs pour le village et pour les gens du village* », en rendant service. Que cela soit en faisant les courses pour telle personne âgée, ou en donnant un coup de main sur les travaux d'un tel (charpente, plomberie, etc.). En détaillant les travaux effectués ou en cours chez les habitants du village, Cécile nous présentait en fait une grande partie du réseau des néo-ruraux gravitant autour d'Asquins. En effet, la quasi-totalité des membres de ce réseau de sociabilité faisait partie du corps de l'artisanat ou bien étaient des travailleurs manuels. Se retournant sur sa chaise, Cécile pointa du doigt une charpente en train d'être posée chez le voisin, pour nous indiquer que « *c'était Arthur* », menuisier de la troisième vague de néo-ruraux, qui donnait un « *coup de main* ». On dénombre ainsi dans le hameau où elle habite plusieurs soudeurs, un électricien, des boulangers, des travailleurs du bois, c'est-à-dire un ensemble de savoir-faire et de compétences que le territoire n'est pas nécessairement en capacité d'offrir. Nous apprendrons plus tard auprès d'Arthur, après avoir récupéré son contact

par Cécile, qu'il ne travaille pas au-delà de trois-cents mètres de chez lui, dans sa maison près du lavoir d'Asquins et qu'il a déjà des chantiers pour toute l'année. Nous constatons ainsi que ces derniers légitiment leur présence sur le territoire par un investissement pratique. Pour ce qui est des services rendus au village, c'est avant tout par son activité artisanale que Cécile se démarque, en se créant une clientèle lui achetant régulièrement des savons sur le marché de Vézelay ou d'Asquins, et en participant à la mise en place du festival et des diverses fêtes villageoises. Une bonne articulation de ces trois niveaux d'investissement du territoire (rendre des services aux gens du village, vivre de son artisanat à destination de la population locale et participer à l'animation culturelle de sa commune) lui assure une bonne couverture des espaces de sociabilité rurale. La fréquentation régulière du bar « Les hirondelles » complète son champ d'action en la rendant incontournable. L'importance de l'intégration à la vie culturelle et professionnelle du village revient systématiquement dans le discours de Cécile affirmant à propos de son statut d'auto-entrepreneuse qu'on « *a rien sans rien* ». Un peu plus tard, elle dévoilera les pratiques de régulation des arrivants au hameau, déplorant que cela devienne « *un terrain de jeu pour certaines personnes* » en assurant qu'ils « *essaient de limiter ça* ». Ces choix révèlent une certaine vision de ce que peut être la vie de village et de ce qui ne peut l'être. Cette vie au village est aussi régulée par des décisions politiques locales, c'est pourquoi Cécile nous confia qu'ils « *avaient mis quelqu'un à la mairie* », pour les représenter. La vie sociale et organisationnelle de ce hameau nous a ainsi été largement décrite par Cécile: une structure horizontale placée sous une association de loi 1901 possède sa propre trésorerie avec un conseil d'administration où siège une quinzaine de personnes. L'un des projets pour l'édition 2023 du festival était par exemple un carrousel, fait par l'un des artisans soudeur du hameau, dont le budget était de trois mille euros. Le budget du festival tourne ainsi autour des cent-vingt-mille euros.

L'implantation sociale de ces néo-ruraux diffère en fonction de leur mode d'investissement du territoire : économique, politique et culturel. L'existence d'une utopie aux frontières indéfinies qui dicte le processus d'intégration au « hameau » révèle un modèle alternatif, privilégiant l'implantation pratique, à la fois par le développement d'une activité artisanale et d'une participation à la vie municipale, l'aide à domicile en mobilisant des savoir-faire artisanaux et l'insertion culturelle par l'animation des communes au travers d'un festival. Ce modèle alternatif est aux antipodes de celui, néolibéral, promu par la troisième vague de néo-ruraux. Nous rencontrâmes Natalia pour la première fois au marché d'Asquins par le biais de la famille du maire de ce village. Ils échangeaient autour de la liste Nupes locale et des initiatives citoyennes à mettre en place. Natalia, installée depuis moins de dix ans dans le Vézélien, nous invita à passer une journée sur son lieu de travail, une menuiserie au cœur de l'activité d'un site, abritant un bâtiment neuf, une chèvrière au double vitrage permettant d'observer les brebis dans leur étable, et une fromagerie. Le bâtiment, siège de cette entreprise, bourdonnait d'activité. Nous croisâmes Natalia qui nous confia à deux stagiaires d'une vingtaine d'années dans le hall, où étaient disposés une cuisine américaine, un espace café, et un distributeur de boules Quies. L'ensemble du mobilier était en bois et en produits recyclés. Bifurquant à gauche, nous découvrîmes dans la deuxième partie du bâtiment les postes de travail high-tech, conçus en Open Space, sur lesquels travaillaient une dizaine de personnes, ainsi qu'un escalier menant à une mezzanine en bois pouvant accueillir une cinquantaine de personnes. Cette mezzanine hébergeait un espace de visio-conférence avec un ensemble de chaises éparses et de petits coussins de sol disposés en rond, le tout éclairé par une grande baie vitrée donnant sur le parking. Un jeune homme d'une trentaine d'années vint nous présenter cet « éco-campus », au bilan carbone nul, fréquenté quotidiennement par les cadres des différentes entreprises rattachées au site, par les responsables marketing, budget, et projet, ainsi que par ses deux patrons que chacun appelait par son prénom. Ces derniers étaient des entrepreneurs à succès ayant multiplié par dix

le chiffres d'affaires de la menuiserie en « *surfant sur la vague bio* », et en fournissant une grande partie des magasins Biocoop en meubles et étalages. Ils s'étaient engagés dans une « *aventure entrepreneuriale* » cherchant à développer une « *entreprise au service du vivant* », ce conglomérat à but lucratif qu'ils désignaient communément sous le terme « *d'écosystème* ». Ces deux patrons conduisaient parallèlement à ce conglomérat sur cet éco-campus une mission d'intérêt général, subventionnée partiellement par l'État pour agir directement sur le territoire, avec la concrétisation de plusieurs projets tels qu'une école Montessori, un « *jardin mandala* » (permaculture) et une école ÊTRE (école de la transition écologique). Cet éco-campus était lui-même rattaché à une « *fondation actionnaire territoriale* ». Au cours de la journée, nous assistâmes ainsi à la projection d'un documentaire sur les bienfaits du capitalisme vert auquel les « *collaborateurs* » étaient priés d'assister le midi, en se restaurant avec leur tupperware. Un passage de ce documentaire célébrait un SUV roulant dans les dunes de sable avec pour seul commentaire « *les voitures électriques sont fun à conduire* ».

La « *cité par projet* » conceptualisée par Boltanski était omniprésente dans les récits autobiographiques des « *collaborateurs* », le lexique écologique étant de surcroît métaphoriquement associé au management d'entreprise. Charles, trentenaire et célibataire vivant à Arcy-sur-Cure, avait rejoint ce conglomérat il y a trois ans car il « *avait envie de se mettre au vert* », convaincu par le projet de la fondation. Après un master en entrepreneuriat social, il avait travaillé dans le programme Water de Nestlé à Vevey. Mais son « *émerveillement pour la nature et le vivant* », à proprement parler « *ce qui le drive dans la vie* », l'avait poussé à quitter son poste pour se lancer dans le développement des trois entreprises qu'il avait fondées et dirigeait depuis. Son départ de la multinationale Nestlé faisait suite à une prise de conscience, qu'il formulait comme sa propre « *transition écologique* ». Natalia, la cinquantaine et mère de deux enfants vivant à Joigny, avait rejoint elle ce conglomérat après avoir été débauchée par les deux patrons. « *Repentie du CAC40* », elle nous confia avoir bossé pour « *pas mal de boîtes crado* » avant d'être influencée par la lecture de Pierre Rabhi et d'opérer sa « *transition écologique* ». Elle avait naturellement placé ses deux enfants à l'école Montessori du projet. A neuf ans, « *ils ne savaient ni lire ni écrire, mais étaient débrouillards dans la forêt* ». Elle résuma son « *écologie personnelle* » par son végétarisme et sa politique zéro déchet. Elle poursuivit en disant que cela « *faisait six ans qu'elle n'allait pas au supermarché, alors oui, elle avait un gros budget bouffe, mais elle ne fumait pas, ne possédait pas de télévision et ne prenait pas l'avion* ». Elle habitait dans la région, avec sa belle-mère et ses enfants. Son mari, lui, n'avait pas quitté son emploi salarié de cadre à l'international et séjournait régulièrement au Japon. En évoquant le village d'Asquins, elle nous mit en garde sur le risque « *d'erreur scientifique* » dans notre enquête, en nous expliquant que ce village « *c'était particulier* », et qu'« *il n'y avait pas que des néo-ruraux comme eux. Il y en avait des plus classiques, passés par Sciences-po Paris comme elle* ». Selon elle, le projet sur lequel elle travaillait attirait en majorité des néo-ruraux, surdiplômés, en quête d'une « *utopie* ». L'objectif de la fondation était de développer un « *écosystème* » polarisant et attirant diverses initiatives entrepreneuriales et culturelles. Elle détailla ainsi la mission d'intérêt général à partir du projet d'école ÊTRE, destinée aux décrocheurs scolaires de seize à vingt-cinq ans, pour les former aux « *métiers de la transition écologique* ». L'école Montessori était aussi accessible pour les habitants locaux, en dépit de frais d'inscriptions élevés ; néanmoins elle accueillait quelques-uns de ces enfants « *hypra-actifs* » ne trouvant pas leur place dans le public. Les élèves participaient ainsi à l'entretien du jardin mandala et visitaient régulièrement la chèvrerie. Les infrastructures du site étaient pensées pour faciliter l'intégration du complexe dans le paysage. Natalia déplora toutefois les limites de cette intégration et les difficultés qu'avaient ces projets (l'école, la chèvrerie et le jardin) à trouver leur équilibre budgétaire, sans compter qu'ils ne rapportaient aucun profit. La crise sanitaire du COVID avait porté un sérieux coup à l'économie de cet « *écosystème* », l'essentiel

des financements de la fondation provenant de la menuiserie. Cette fondation aspirait à devenir une référence dans l'industrie verte et à diffuser un modèle d'organisation entrepreneurial, social et culturel dans la région icaunaise. Par-delà les aspirations lucratives, s'esquissait la volonté d'éprouver une idéologie organisationnelle et écologique construite autour de références à l'œuvre de Pierre Rabhi et de Paul Hawken. Les deux ouvrages de ce dernier (*L'écologie de marché*, *Drawdown*) revenaient ainsi souvent dans les conversations et étaient exposés et mis en valeur dans la bibliothèque du site.

Ce modèle d'intégration de la troisième vague néo-rurale faisait l'objet de commentaires et de critiques en dehors de « l'écosystème ». Ainsi, lors d'un échange avec le menuisier du hameau, père de deux enfants, propriétaire avec sa femme infirmière de leur maison villageoise, et arrivés sept années auparavant dans le vézelien, nous découvrîmes une forme de mobilisation politique à l'encontre de ce modèle néolibéral. Ce menuisier nous raconta vouloir devenir sociétaire d'une association réunissant une partie des professionnels du bois dans le Morvan. Celle-ci avait notamment pour objectif de contrecarrer les investissements des grands propriétaires forestiers sur le territoire. Par l'achat de terrains en des endroits clés, ses membres espéraient ralentir l'implantation de ces grands industriels. Ils considéraient d'ailleurs la menuiserie du conglomerat comme l'une de ces entreprises participant de l'imposition des essences de Douglas et de chêne dans le Morvan, affaiblissant progressivement la biodiversité et les sols du parc forestier. Aussi, en dépit de motivations similaires évoquées à l'origine de l'exode urbain et de l'arrivée des néoruraux dans la région, ces populations néorurales se distinguaient au-delà de leurs dates d'implantation, par les modalités de celle-ci, les deux premières demeurant en phase avec les logiques de sociabilité paysanne préexistantes, la troisième présentant par contre une certaine rupture avec ces logiques de par son cadre idéologique « prêt-à-porter » orientant ses formes de sociabilité à partir du marché, celui de l'artisanat local ou de la chaîne industrielle d'approvisionnement en bois et en meubles. Cependant, les modèles alternatif et néolibéral de la troisième vague se différencient aussi au niveau de la participation politique aux institutions municipales, investies dans le premier cas, et délaissées dans le second, tout comme ils s'opposent du point de vue de la dotation en capital économique et culturel de leurs agents, beaucoup plus forte dans le second cas. Spécifier cette troisième vague selon deux modèles, l'un néolibéral et l'autre alternatif, nous permet de mobiliser l'analyse de la société paysanne opérée par le sociologue Marcel Jollivet (2003) : *« S'il y a bien, dans ces deux démarches, une référence commune à une société "englobante", en revanche la conception de cette société diffère profondément. Pour Henri Mendras, la société englobante n'avait même pas à être définie : il s'agissait tout simplement de la société française, à la fois avec ses traits historiques propres et comme prototype d'une société de type industriel développé, moderne. En ce qui me concerne, il me semblait indispensable de construire une notion de cette société englobante qui fût en accord avec mon approche théorique. Or, pour moi, cette société n'était pas industrielle, ni moderne : elle était placée sous l'hégémonie du mode de production capitaliste. Il n'était pas possible de comprendre les changements à l'œuvre dans la paysannerie et dans ses villages sans s'inscrire dans un cadre théorique donnant une compréhension des lois d'accumulation du capital et du fonctionnement d'une société capitaliste »*. Les réflexions de Jollivet nous offrent ainsi la possibilité de justifier ce choix de scinder la troisième vague de néo-ruraux en deux modèles, tout en différenciant les deux premières autour de deux autres modèles. Si le capitalisme était déjà bien ancré au plan macro-économique dans les campagnes avec l'émergence de l'agro-industrie et des traités européens comme le pacte agricole commun de 1962, une telle hégémonie au niveau microéconomique se faisait beaucoup moins sentir. Ainsi, la première et la seconde vague de néo-ruraux occupent des postes du tertiaire sans volonté d'importer une forme de sociabilité dérivée de l'idéologie capitaliste. Leur modèle d'implantation n'est pas soumis aux prérogatives capitalistes de

modernité et d'industrialisation, et l'on retrouve les acteurs de ces deux premières vagues au cœur du système rural Icaunais héritier de la vie paysanne, à l'échelle des conseils municipaux ou des bars concerts. La troisième vague néorurale, quant à elle, est constituée d'une population ayant une préconception déjà forte du territoire, de ce à quoi il doit ressembler et de la manière dont il doit être investi. Leur modèle d'implantation dépend donc d'une logique, définie avant leur arrivée sur le territoire, qu'ils s'efforceront ensuite d'appliquer aux collectivités locales. Cela s'illustre dans les discours portés par Cécile, Natalia ou Arthur autour des raisons de leur implantation sur le territoire. Si l'on retrouve des justifications similaires à celles de leurs aînés (l'arrivée d'enfants dans le foyer, la volonté d'un cadre de vie plus accessible et d'opportunités salariales...), leurs initiatives s'en éloignent fortement, de par leur volonté de créer un monde habitable à leur mesure qui certes interagit avec la société locale, mais ne s'y incorpore pas. Le modèle alternatif d'implantation poursuit ainsi les œuvres culturelles de leurs aînés, mais à partir d'un réseau de sociabilité artisanale entretenu en vase clos. Le cochon club et les marches de la soif sont alors régulièrement mobilisés pour justifier la création du Funky Freaky Festival par la troisième vague de néo-ruraux d'Asquins. De même, le modèle néolibéral d'implantation s'adosse au projet d'un capitalisme vert et justifie ses initiatives sur le territoire à partir de la figure de l'entrepreneur proche de la nature, créateur d'un milieu de vie et de sociabilité intégré aux marchés internationaux et aux réseaux d'entreprises régionales, conçus comme un « *écosystème* ».

### **Conclusion : être néo-rural dans le Vézélien**

Les résultats de notre enquête sont bien évidemment limités et partiels, de par le temps imparti. Nous avons tenté de caractériser les différents groupes de néo-ruraux que nous avons pu rencontrer, en fonction de leur mode d'implantation dans un réseau de sociabilité et d'investissement du territoire. Nous avons ainsi distingué trois vagues de peuplement néorural, et quatre principaux modèles d'implantation et d'investissement. A la question, qu'est-ce qu'être néorural aujourd'hui dans le Vézélien, nous répondrions ainsi la chose suivante : c'est suivre l'une des deux logiques d'intégration inhérente à ces quatre modèles d'implantation et d'investissement. La première est de nature économique et conçoit le territoire rural comme un espace à investir pour mettre en valeur ses ressources. Que ce soit pour satisfaire la quête d'une meilleure qualité de vie ou pour réaliser un nouveau projet professionnel, ces nouveaux arrivants voient dans ces espaces vides des opportunités à saisir. Cette logique d'intégration ne s'intègre pas dans les milieux de vie localement déjà constitués. L'écocampus représente pour la région une concentration inédite de technologies, de techniciens et d'ingénieurs implantée au milieu des champs. Mais comme nous l'a témoigné Natalia, l'intégration avec la population locale peine à se faire. Parce qu'investir le territoire signifie pour ces néo-ruraux vouloir le dynamiser en se l'appropriant grâce à du capital économique, culturel ou scientifique peu présent chez leurs concitoyens locaux, au détriment du régionalisme en vigueur. La seconde logique d'intégration s'oppose radicalement à celle-ci et constitue un mode alternatif. De fait, le hameau occupé par les membres de l'association en charge de l'organisation du Funky Freaky Festival souscrit à d'autres formes d'investissement du territoire rural. Certains y sont nés, d'autres viennent de la ville, mais tous partagent la volonté d'*occuper* ces terres ensemble, à l'aune de ce que les vagues de peuplement néorural précédentes ont entreprise. Le hameau est une ferme et une terre d'accueil pour qui veut s'installer et mener son activité. Les savoirs et les compétences y sont partagées et mis au profit du lieu lors des nombreux chantiers visant à l'amélioration des lieux de vie ou des ateliers. L'occupation se traduit alors par un accord tacite avec la population locale, de respect, d'ouverture et d'entraide. Mais la démarche des gens du hameau ne prend sens que parce qu'ils font corps ensemble, et que parce qu'ils reprennent à leur compte les initiatives musicales et les réseaux de sociabilité institués après le déclin de la culture paysanne. Héritiers

dans une certaine mesure du Cochon Club, le Funky Freaky festival ne s'est pas installé à Asquins par hasard. Les premières éditions ont d'abord eu lieu à l'étranger, en Colombie, puis au Maroc. Puis les éditions suivantes ont pris place à Anduse, dans les Cévennes, sur une exploitation minière laissée à l'abandon. L'occupation de cet espace pollué entraine en résonance avec les revendications politiques écologiques locales. Ce n'est qu'en 2014 que le Funky Freaky s'est installé à Asquins, attirés par certains de ses membres organisateurs nés dans ce village. Des bals de villages à l'orchestre symphonique d'Avallon, du Cochon Club au Funky Freaky festival, il est évident que la musique tient un rôle fondamental dans les réseaux de sociabilité de la région. En témoigne la construction d'un studio d'enregistrement de musique en plein cœur d'Asquins, piloté par quelques membres du hameau, tous néo-ruraux. L'objectif étant à terme d'accueillir en résidence des artistes franciliens, qui viendraient « *s'isoler ici pour s'enregistrer tout en profitant du cadre* ». Telle est la force de ces occupants néoruraux ; ils tentent de comprendre les lieux, afin de les occuper de la meilleure des manières et jusqu'à ce que la question de leur légitimité sur place ne se pose plus. Poussés à l'exode urbain par des conditions de vie de plus en plus difficiles et coûteuses, des périodes caniculaires dues au changement climatique, et des risques pandémiques synonymes de confinement, facilités dans leurs nouveaux choix de vie par des opportunités économiques liées à la mise en valeur patrimoniale et touristique de la région, cette intégration est finalement rendue possible grâce aux relations établies avec les personnalités anciennes du cru. Comme un symbole, le camion frigorifique du boucher de Nuars est garé en face du bar des Hirondelles : « *oh oui !* », nous dit-il, « *ce n'était pas facile pour ces jeunes au début, mais j'aime beaucoup ce qu'ils font* ». Une partie de ces jeunes néoruraux n'hésite alors pas à investir le territoire en respectant le modèle d'organisation sociale des communes et ses enjeux politiques. Si le modèle néolibéral peine à s'intégrer dans la division du travail locale, celui-ci s'efforce de créer des ponts vers les populations anciennement installées.

Nous remarquons par ailleurs que les néo-ruraux, toutes générations confondues, s'attellent au développement d'un modèle d'opposition à l'urbanité en se recentrant autour de la ruralité. Ces territoires deviennent un véritable enjeu pour les artisans des modèles ruraux néolibéral ou alternatif. Ces derniers, en intégrant le paysage après un certain nombre de concessions, participent entièrement à l'animation du territoire et, pour une partie, demeurent soucieux de le préserver face au changement climatique. Nous n'avons pas nécessairement eu l'espace pour le détailler, mais les considérations écologiques sont omniprésentes dans le discours de nos interlocuteurs et s'imposent comme un enjeu de taille dans leur quotidien, du fait qu'ils soient informés bien souvent des plans d'aménagement du territoire. Arthur cherche à préserver le paysage à travers son association, il s'efforce aussi de ne travailler qu'avec des matériaux de récupération ou biosourcés ; Natalia observe une discipline personnelle stricte dans son mode de vie, et Cécile n'utilise que des ingrédients d'origine naturelle et de préférence qu'elle glane personnellement. Cette enquête nous aura permis de révéler les différents modes d'intégration au territoire des néo-ruraux, qu'ils soient politiques par la participation à la vie politique locale et économique par le don ou la vente de leurs savoir-faire et des marchandises qu'ils produisent. Une partie de ces néo-ruraux, plus particulièrement ceux de la troisième vague, enrichissent le territoire de compétences qui font défaut dans les communes. Ces néo-ruraux se posent comme un groupe hétérogène, mais circonscrit et dynamique, le plus souvent visible dans les cercles d'animation du territoire. Il semblerait que la région ait un rôle à jouer auprès de cette population, dont un certain nombre occupent le rôle de « notable », capable de faire le relais entre les pouvoirs publics et les communes. Le capitalisme ne n'est pas retiré des zones rurales, il s'est simplement métamorphosé sous la forme de nouvelles initiatives entrepreneuriales réinvestissant les zones grises de la ruralité. Le modèle alternatif revitalise des espaces auxquels le modèle néolibéral n'a pas accès, et inversement.

## Bibliographie

Goffman, E. (1956). *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*. Paris, Editions de Minuit.

Hervieu, B. (1989). De la fin des paysans au renouveau des sociétés rurales françaises. *Recherches Sociologiques* 20(3) : 351-365.

Jollivet, M. (2003). Comment se fait la sociologie : à propos d'une controverse en sociologie rurale. *Sociétés contemporaines*. <https://doi.org/10.3917/soco.049.0043>

Mendras, H. (1967). *La fin des paysans*. Actes Sud.